Persee

Jean-Claude Margolin

La littérature néo-latine

In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°1, mars 1975. pp. 111-120.

Citer ce document / Cite this document :

Margolin Jean-Claude. La littérature néo-latine. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°1, mars 1975. pp. 111-120.

doi : 10.3406/bude.1975.3303

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bude_0004-5527_1975_num_1_1_3303

BY: $ = creative commons

La littérature néo-latine

L'Association des professeurs de langues anciennes a tenu son Congrès à Paris, à l'École normale supérieure, en mai 1974. L'une des séances, le vendredi 24, a été consacrée à la littérature néo-latine, et à l'intérêt qu'elle présente pour l'enseignement et pour la recherche. L'ensemble des communications paraîtront dans les Actes *du Congrès. Il nous a paru utile de reproduire ici plusieurs d'entre elles, ainsi que la bibliographie proposée par M^lle^ Balavoine. Bien évidemment, les lecteurs et les amis de Guillaume Budé sont, plus que tous autres, disposés à reconnaître le rôle historique du latin de la Renaissance, du Moyen Age ou aussi du XVII^e^ siècle, et à en lire ou à en diffuser les textes, qui sont souvent admirables. Il nous a semblé également utile d'apporter, sur ces ouvrages souvent peu connus ou difficiles à atteindre, une orientation bibliographique. Déjà notre précédent numéro avait mis l'accent sur la littérature humaniste. Nous essayerons d'y revenir souvent, en suivant la même méthode, et en insistant sur la continuté qui existe entre ces œuvres et la culture antique. Remercions l'A. P. L. A. E. S., qui nous a permis d'insister ici sur cet aspect si vivant de la tradition gréco-latine. Nous donnons d'abord le rapport de M. Margolin.*

Mes chers collègues,

C'est pour moi un vif plaisir, mais aussi une manière d'événement que d'avoir été invité par les organisateurs de votre Congrès à vous présenter une communication, alors que je ne suis pas latiniste de profession et que je ne figure pas parmi les membres de votre Association. Il y a sans doute quelque raison à cela, et la discussion que je serais heureux de pouvoir provoquer à la suite de ma brève intervention définira peut-être, par delà ma personne, quelques règles pratiques d'une collaboration féconde, sur le plan de l'enseignement comme sur celui de la recherche et de la publication de travaux, entre des latinistes, des hellénistes, des philosophes, des francisants, des historiens... et bien d'autres.

Sur le programme de cet après-midi, consacré au néo-latin, je constate que l'on a donné à mon rapport un titre précis : la littérature humaniste du XVI^e^ siècle. Au risque de vous décevoir, et plutôt que de survoler un aussi vaste sujet, je me permettrai d'aller tout de suite aux questions d'ordre pratique qui justifient, je crois, ma présence parmi vous. Que des professeurs d'enseignement supérieur de langues et littératures classiques, que des inspecteurs généraux de lettres soient

Persée creative commons

réunis pour s'entretenir du néo-latin, c'est-à-dire du latin postmédiéval, disons en gros du latin de la Renaissance et du XVII^e siècle (avec ses prolongements au-delà), et que nous en discutions à partir de disciplines différentes, c'est là, me semble-t-il, un événement important, peut-être même une date dans nos annales universitaires. Je n'en analyserai pas les raisons d'ordre scientifique, culturel, pédagogique, voire institutionnel, qui ont amené les latinistes à s'intéresser de plus en plus hardiment à la culture néo-latine. Ce même phénomène s'est produit depuis quelque temps — ici quelques années, là quelques décennies — dans plusieurs pays du monde. A l'heure où l'enseignement traditionaliste du latin, dans les classes de lycées ou de collèges, peut-être aussi à l'Université, paraît ne plus jouir de la même prépondérance que naguère, l'attrait exercé par le néo-latin sur des maîtres et des étudiants de plus en plus nombreux ne pourrait-il pas revigorer, ou en tout cas renouveler nos études latines?

Je voudrais, dans un premier point, brosser un rapide tableau de la situation des études néo-latines dans le monde. Chacun pourra constater qu'en dépit des zones déjà défrichées, un immense domaine de recherches s'ouvre à la curiosité intellectuelle. Je vous dirai ensuite quelques mots de l'Association internationale d'études néo-latines et des perspectives du III^e Congrès de cette Association qui se tiendra à Tours en 1976. Enfin, pour amorcer la discussion, j'aimerais me livrer à quelques réflexions à haute voix sur les chances ou l'avenir du néo-latin à court ou à moyen terme.

1. Plusieurs d'entre vous ont peut-être lu un article très récent que mon collègue et ami René Hoven, professeur à l'Université de Liège, a publié dans la revue *Les Études classiques* de Namur : c'est le numéro 2 de l'année 1974. Je n'ai point scrupule à lui emprunter largement la matière de mon propos, quitte à y introduire quelques notes plus personnelles.

C'est à Louvain, comme vous le savez sans doute, que fut convoqué en août 1971 le premier Congrès international d'études néo-latines. Il faut tout de suite saluer ici l'enthousiasme, le dynamisme et la science du professeur Jozef Ijsewijn, directeur du Séminaire de philologie néo-latine de l'Université de Louvain, qui a été le principal artisan de ce congrès, et qui vient d'être élu à l'unanimité président de notre jeune Association. J'ai participé moi-même, dans les années qui ont précédé ce congrès, à des Journées d'études à Bruxelles, à l'Institut pour l'étude de la Renaissance et de l'Humanisme, et à Louvain. Ce premier congrès, dont le volume d'Actes, édité récemment à Louvain et Munich, ne comporte pas moins de soixante-six contributions, était surtout marqué par la présence de philologues. Je ne citerai pas de noms, sinon peut-être celui du professeur écossais Mac Farlane, le grand spécia-

liste de Buchanan, qui lutte avec le même enthousiasme qu'Ijsewijn, mais depuis plus de temps encore, étant donné leur différence d'âge, pour la reconnaissance des droits, la valorisation, la diffusion de l'enseignement du latin de la Renaissance. A Amsterdam, en août 1973, s'est tenu le second Congrès d'études néo-latines : cette fois, quatre-vingt-dix communications et rapports furent présentés, une vingtaine de pays étaient représentés. La France avait, avec les États-Unis, la plus forte représentation ; plusieurs de ces congressistes se trouvent d'ailleurs dans cette salle.

L'intérêt de ces deux premiers Congrès, c'était d'abord de faire le point de la situation du néo-latin dans le monde ; c'était aussi, grâce à des cadres institutionnels — ou qui tendaient à le devenir — de permettre une organisation du travail de recherches à l'échelle mondiale. Je serais fort surpris si j'apprenais que nos assises actuelles — je veux dire le programme de cette demi-journée — ne sont pas en partie le prolongement de ces deux Congrès.

On s'étonnera peut-être de la diversité des sujets traités, de leur importance ou de leur ténuité. Mais est-il besoin de rappeler, avec M. Hoven, qu'en principe les « néo-latinistes » s'intéressent à tous les textes latins écrits en tous pays et sur tous sujets depuis la Renaissance jusqu'à nos jours? Peut-être serons-nous amenés, pour organiser nos études, à restreindre les dimensions de ce champ immense. Plusieurs d'entre nous — je veux dire spécialistes de la Renaissance et de l'humanisme — travaillent particulièrement sur de grands auteurs, qui se sont principalement ou exclusivement exprimés en latin. Les études érasmiennes, qui n'avaient jamais été vraiment interrompues depuis l'époque d'Allen et celle de Renaudet, ont repris une vigueur particulière depuis une dizaine d'années, et de vastes chantiers sont en pleine activité en Hollande, en Belgique, en France, à Toronto, en Allemagne, mais aussi en Pologne, en Hongrie, sans oublier le Japon et l'U. R. S. S. (où l'on a traduit ou retraduit récemment les *Colloques* et l'*Éloge de la folie*). Thomas More, John Fisher, Buchanan, Wimpheling, l'évêque humaniste hongrois Pannonius — dont le cinquième centenaire de la mort suscita récemment un congrès international et de belles publications — Juste Lipse, Pontano, et naturellement Pétrarque — autre centenaire actuellement célébré — constituent quelques figures que des exégètes, traducteurs, historiens religieux, historiens humanistes, philosophes, philologues, cernent de plus en plus près. Tantôt ce sont des genres littéraires comme le théâtre, la poésie — ou telle forme de poésie, l'élégie, l'épopée, la satire, le conte, la nouvelle, voire l'épître dédicatoire, qui attirent les chercheurs. Mais l'étude de certains auteurs demande la collaboration de bons latinistes, de philosophes, d'historiens des sciences, voire de scientifiques eux-mêmes. Comment en effet améliorer notre

connaissance de Copernic, de Bruno, de Képler, de Nicolas de Cues, de Cardan, de Patrizi, de Telesio, de Campanella, sans une formation mathématique et philosophique suffisante? La philologie, sans être nécessairement la servante des disciplines du « quadrivium », ne peut à elle seule résoudre les difficultés que présentent les œuvres des auteurs que je viens de citer. C'est dire que les études néo-latines doivent attirer les chercheurs les plus qualifiés dans ces disciplines, comme les philosophes ont besoin d'asseoir leurs hypothèses sur le ferme terrain de la philologie. Combien d'interprétations hasardeuses et tenaces de nos plus grands auteurs de la Renaissance s'évanouissent au contact d'austères règles grammaticales!

Mais avec quels instruments scientifiques travaillent pour l'heure les chercheurs néo-latinistes! Quand on songe qu'il n'existe pas de dictionnaire du latin humaniste — ou du latin de la Renaissance, ce qui n'est pas la même chose —, que la langue ou le style des plus grands auteurs n'ont fait l'objet que de rares et courtes monographies — D. F. Thomson, de Toronto, s'en plaignait récemment, tout en apportant, pour sa part, une précieuse contribution à l'étude du latin de cette époque —, que nous travaillons presque toujours sur des textes dépourvus d'édition critique, nous pouvons mesurer les besoins de cette discipline. Quel latiniste classique étudierait-il Plaute, Cicéron ou Virgile avec la pauvreté des moyens qui sont mis aujourd'hui à notre disposition quand il s'agit d'étudier Politien, Vivès, la correspondance de Ficin ou celle de Bovelles? Nous disposons heureusement de quelques travaux qui sont des modèles du genre, auxquels des savants ont consacré toute leur vie : l'édition critique de la correspondance d'Érasme par P.-S. Allen et sa femme ; l'édition critique de la correspondance des Amerbach, par Hartmann, continuée par des disciples dignes du maître. L'entreprise internationale d'édition critique des *Opera omnia* d'Érasme ne remonte qu'à quelques années. Tout reste à faire pour les plus grands. Et les *minores*, comme on sait, sont souvent d'un intérêt supérieur pour l'historien des idées qui s'efforce de prendre le pouls d'une époque, qui a besoin de séries de témoignages pour établir, sinon des moyennes statistiques, du moins, un état de la mentalité dans un milieu socio-culturel et à un moment déterminé. Sur le plan de la bibliographie, on peut certes souligner l'intérêt de quelques publications, qui remontent pour la plupart à quelques années, elles aussi : la Bibliographie internationale de l'Humanisme et de la Renaissance, éditée à Genève chez Droz, qui en est, depuis 1965, à son septième volume (ce dernier, qui porte sur l'année 1971, devant sortir d'une semaine à l'autre), les trois livraisons de la *Neo-Latin Bibliography* de J. Ijsewijn dans les *Handelingen der Koninklijke Zuidnederlandse Maatschappij voor Taal- en Letterkunde en Geschiedenis*, t. XVII (Bruxelles, 1963), p. 293-318 ; t. XIX (1965), p. 351-362 ;

t. XXIII (1969), p. 123-165 ; la *Bibliographie de l'Humanisme des anciens Pays-Bas, avec un répertoire des humanistes et poètes néo-latins* (Bruxelles, 1972, 546 pages). Depuis 1970, la revue *Latomus* de Bruxelles publie une *Chronique néo-latine*, les *Humanistica Lovaniensia* tendent à devenir sous l'impulsion de M. Ijsewijn la tribune des études néo-latines, la revue américaine *Seventeenth-Century News*, de l'Université d'État de Pennsylvanie, accorde dans chaque numéro une place aux *Neo-Latin News*. Et ce n'est pas dans cette assemblée que j'ai besoin de rendre hommage au travail titanesque accompli depuis de longues années par l'équipe de l'*Année philologique*, dont la rubrique *Humanisme et humanistes* devient d'année en année plus substantielle et internationale, et qu'aucun spécialiste de la Renaissance ne peut se dispenser de consulter. Et pourtant, malgré ces travaux solides et en pleine expansion (en dépit des difficultés de plus en plus grandes que présente leur financement), de vastes domaines restent à explorer. Des bibliographies spécialisées de tel grand auteur s'avèrent indispensables, la documentation étant dispersée aux quatre vents, sans parler du recensement systématique des manuscrits (quand ils ont survécu), des éditions ou de la description détaillée des pages de titre, surtout quand il s'agit d'exemplaires rarissimes, parfois uniques. Pour ma part, m'étant attelé depuis une douzaine d'années à la bibliographie récente d'Érasme — j'avais été grandement surpris, au début de mes recherches, de l'absence de cet instrument de travail, et c'est d'abord pour faciliter mes recherches personnelles que j'ai essayé de classer systématiquement ouvrages, articles, éditions, traductions — je me rends compte de la nécessité d'explorer à fond (ou d'essayer de le faire) un domaine en apparence limité : le tome III de ma bibliographie, que je viens d'achever, ne comportera pas moins, pour les années 1961-1970, de 1.900 titres.

Je ne veux pas m'étendre davantage, mes chers collègues, sur la situation des études néo-latines dans le monde, et plutôt sur l'immensité et la diversité des tâches qui nous attendent, nous-mêmes et les générations montantes de chercheurs. Il serait certes exagéré (et injuste) de prétendre que pour l'étude du néo-latin nous en sommes à l'Année Zéro. Mais le fait même d'avoir pris conscience, un peu partout dans l'univers, dans l'ancien monde et dans le nouveau, dans les pays de l'Est européen comme en Europe occidentale, du caractère original du néo-latin et de la nécessité pour les chercheurs et pour les enseignants de s'organiser en équipes de travail, voire de se fédérer en une Association internationale, est capital.

2. C'est donc de cette Association, de ses projets explicites comme de ses espoirs secrets que je voudrais maintenant vous dire quelques mots.

Vous savez qu'au terme du Congrès d'Amsterdam du mois

d'août 1973, auquel plusieurs d'entre vous ont participé très activement, l'Assemblée générale des congressistes a approuvé le projet du Bureau provisoire de constituer une Association internationale d'études néo-latines. C'était la consécration d'une idée qui mûrissait depuis quelques années et que le Congrès de Louvain de 1971 avait lancée à la face du monde savant. Les statuts de cette association ne devraient pas tarder à être rédigés sous leur forme définitive et diffusés auprès de tous ceux qui sont susceptibles de s'intéresser à ses objectifs. Un texte en a été proposé en anglais, j'en ai assuré la traduction en français, les deux versions sont soumises en ce moment à quelques collègues, dont un juriste (précaution indispensable). Je dois ajouter que le texte qui aura force de loi sera rédigé en latin (il est en chantier pour le moment), mais pour des raisons pratiques, il nous a paru qu'à l'époque où nous vivons, deux — voire trois ou quatre — grandes langues internationales étaient nécessaires pour la diffusion mondiale de ces statuts. Un bureau de l'Association s'est constitué à Amsterdam, à l'exception du poste de second vice-président : le Président, élu par acclamation, en est, comme je l'ai déjà dit, le professeur Jozef Ijsewijn, de l'Université de Louvain. Le premier vice-président est le professeur Richard Schoeck de la Folger Shakespeare Library de Washington. Le secrétaire général est le Dr P. Tuynman, de l'Université d'Amsterdam. Le trésorier est le Dr Kessler, de l'Université de Munich. Quant au poste de second vice-président, je puis maintenant vous dire que je l'occupe moi-même, depuis que j'ai accepté officiellement de répondre à l'invitation qui m'avait été faite à Amsterdam d'organiser en 1976 à Tours le troisième Congrès d'études néo-latines. Un article de nos statuts stipule en effet que le second vice-président doit être obligatoirement le représentant de l'Institut universitaire qui organise le prochain Congrès. Or l'Université François-Rabelais de Tours et, en son sein, le Centre d'études supérieures de la Renaissance, ont pris l'engagement et la responsabilité de préparer et d'organiser cette rencontre internationale de plusieurs centaines de spécialistes. Perspective redoutable, qui ne va pas sans poser, et sans me poser personnellement, de sérieux problèmes — principalement des problèmes de financement de l'entreprise. J'espère, et je suis même certain, que l'équipe tourangelle et parisienne que j'ai constituée autour de moi m'aidera, d'ici septembre 1976, à résoudre la plupart des difficultés qui nous attendent. Parmi ces précieux collaborateurs, je voudrais citer les noms de MM. Alain Michel, Jacques Fontaine, Roger Zuber et — à Tours, — de Mlle Gorrichon, du doyen Louis Foucher, de MM. Raymond Chevallier et Pierre Aquilon.

Ce qu'il faut savoir dès aujourd'hui, c'est que la participation aux Congrès d'études néo-latines dépend, sauf exception, d'une inscription comme membre de l'Association que nous

avons fondée. Comme de bien entendu, un droit d'inscription annuel sera perçu à partir du 1er janvier 1975 — il faut bien couvrir les frais de papeterie, d'impression et de poste. Le montant de ce droit, qui n'est pas encore définitivement fixé, sera — je puis en assurer maintenant mes auditeurs — vraiment modeste. Car nous souhaitons être très nombreux, et nous ne voulons pas, dès le départ, que des considérations d'ordre matériel entravent nos projets. Est-ce présomptueux de ma part que de supposer que tous les membres de l'A. P. L. A. E. S. ont déjà leur place retenue au sein de cette jeune Association? Non seulement les membres de l'A. P. L. A. E. S., mais tous ceux auprès desquels ils se chargeraient de faire une saine propagande.

Le programme du troisième congrès, qui sera diffusé, avec le texte des statuts de l'Association, ainsi qu'un bulletin d'inscription, est défini dans ses grandes lignes. Il répond au vœu qui avait été exprimé à la séance administrative du Congrès d'Amsterdam, et que le Comité international n'a fait que reprendre en le précisant. Jusqu'ici, en effet, aucun programme, aucun thème précis, aucune direction de recherche n'avait été proposé aux participants, et plus exactement aux auteurs de communications. Les organisateurs des deux premiers congrès, désireux d'attirer le plus possible de chercheurs qualifiés, et de tous les pays, n'avaient voulu étouffer aucune initiative. Le seul dénominateur commun aux communications de Louvain et d'Amsterdam était le néo-latin. D'où une dispersion extrême de thèmes, d'auteurs, et — il faut bien le dire — des degrés d'intérêt assez variés. Certes, quelques communications portant sur des points de détail ou sur un auteur peu connu sans être pour autant un méconnu, avaient manifestement un intérêt ou une portée plus limités que celles qui mettaient en cause Lorenzo Valla, Érasme, Josse Bade, Dantiscus, Fausto Andrelini, la postérité d'Ovide ou de Virgile, la rhétorique cicéronienne au VIe ou au XVIIe siècle, la poésie élégiaque. Nous avons donc choisi pour 1976 un moyen terme entre la liberté totale et les contraintes d'un programme trop restreint. Jugez-en plutôt. Cinq rubriques seront proposées aux auteurs éventuels de communications ainsi qu'à tous les participants : 1) Principes d'édition de textes néo-latins et problèmes bibliographiques connexes, avec une attention particulière au problème de l'emploi d'ordinateurs dans la recherche bibliographique, biographique, textuelle et lexicographique en néo-latin ; — 2) La poésie lyrique et la poésie épique néo-latines, ainsi que les problèmes relatifs à ces genres ; — 3) Relations entre les langues vulgaires et le néo-latin ; — 4) Histoire socio-culturelle, histoire des idées (religieuses, philosophiques, politiques, etc.) ; — 5) Sciences et histoire des sciences.

Je souhaiterais vivement, pour ma part, que la nature de

ces diverses rubriques puisse attirer parmi nous, en dehors des gros bataillons de philologues et de « littéraires », un nombre appréciable de philosophes, d'historiens, et notamment d'historiens des sciences. Nous avons tous intérêt à nous fréquenter, à nous mieux connaître, à échanger nos connaissances, mais surtout à nous avouer réciproquement sans fard et sans gêne nos ignorances.

3. Cela étant dit, que pouvons-nous faire, en dehors des congrès et autres rencontres nationales ou internationales régulières? C'est ici que je serais heureux de connaître vos intentions, vos programmes de travail et d'enseignement pour le présent et dans l'avenir, vos idées touchant à une collaboration éventuelle avec des représentants d'autres disciplines — je veux dire de disciplines auxquelles ils sont officiellement rattachés, selon les catégories administratives du C. N. R. S. et du Comité consultatif des Universités. D'autre part, il me serait précieux de connaître votre avis, notamment celui de l'Inspection générale de lettres, sur la possibilité d'extension de l'étude du néo-latin à l'enseignement secondaire.

Pour ma part, je pense qu'un progrès réel ne pourra être accompli dans ce domaine que si nos efforts sont suivis avec intérêt par un certain nombre de professeurs de lycées et de collèges. Je prévois immédiatement des objections : l'horaire exigu de latin, le temps nécessaire à l'apprentissage de la grammaire et de la syntaxe, et aussi la liaison naturelle entre l'étude de la langue et de la littérature latines et celle de la civilisation romaine où elles se sont d'abord développées. Il serait certes peu rationnel, et même passablement absurde, de faire traduire Érasme avant Cicéron, Jean Second avant Tibulle, Macropedius avant Plaute. Mais pourquoi les plus avancés de nos élèves du secondaire ne pourraient-ils pas aborder en morceaux choisis quelques-uns des grands auteurs de la Renaissance, dont le latin ne démérite pas de leurs modèles anciens? L'enseignement moyen en Belgique a déjà fait depuis plusieurs années de nombreuses incursions dans ce domaine qui, en France, semble n'être réservé qu'à quelques spécialistes de l'enseignement supérieur. Mais je songe à une nouvelle objection : de quels textes professeurs et élèves peuvent-ils disposer? Où sont ces morceaux choisis, sobrement mais convenablement présentés, annotés, voire illustrés? Ma réponse sera nette : ils n'existent pas encore ! Il faut donc les réaliser, et pour cela commencer immédiatement. Pourquoi ne pourrions-nous pas créer une collection de textes néo-latins à l'usage de l'enseignement secondaire, à la confection desquels participeraient quelques équipes où je verrais volontiers associés des professeurs des deux ordres d'enseignement? Mon idée vous paraît-elle chimérique? Je voudrais le savoir.

Quant aux grandes tâches scientifiques auxquelles j'ai fait

allusion dans ma première partie, avant tout, la fabrication d'instruments de travail — bibliographies, éditions critiques, dictionnaires, etc. — la constitution d'équipes internationales avec des tâches précises, un programme échelonné dans le temps, un organisme directeur et centralisateur, peut-être aussi le renoncement volontaire à tout perfectionnisme, me semblent être un « préalable » indispensable. Je pense qu'une Association comme la vôtre et une Association comme la nôtre — je veux dire l'Association internationale des études néo-latines — sont spécialement qualifiées pour oser entreprendre ces tâches, et pour le faire tout de suite. Quelques expériences amorcées ici ou là, quelques réalisations déjà acquises sont autant d'encouragements pour notre esprit d'entreprise. A ces équipes internationales pourraient être associés certains de nos étudiants : pourquoi certains mémoires de maîtrise, voire certains doctorats d'Université ou de troisième cycle, ne seraient-ils pas orientés dans ces directions? Ici encore, certains collègues n'ont pas attendu cette réunion et mes propos d'aujourd'hui pour travailler dans ce sens. Mais, parmi les latinistes, il me semble qu'ils sont encore trop peu nombreux. L'ère des pionniers est dépassée. Vienne celle des organisateurs et des fédérateurs !

Je sais bien que j'aurais une tâche plus difficile pour convaincre mes collègues philosophes. Malgré une ouverture réelle, qui se traduit notamment depuis un certain temps par des programmes d'auteurs plus variés aux concours traditionnels de recrutement des professeurs du secondaire, il ne semble pas que l'époque de la Renaissance ait encore attiré l'attention des responsables de ces programmes. Et ceci est également vrai en ce qui concerne la licence, dont le programme dépend pourtant de l'initiative des responsables du Département de Philosophie de chaque Université. Les philosophes objecteront que le XVI^e^ siècle est pauvre en génies philosophiques : il n'a ni Descartes, ni Kant, ni Hegel, ni Husserl. Voire ! Giordano Bruno ou Telesio ne feraient pas trop mauvaise figure dans la cohorte des « grands » de la philosophie, mais surtout — c'est mon opinion personnelle — l'histoire des idées — donc l'histoire de la philosophie — ne se nourrit pas uniquement des systèmes de pensée établis par quelques individus géniaux. La philosophie de la Renaissance existe bel et bien, et je ne le dis pas seulement parce que c'est le titre officiel de mon programme d'enseignement au Centre tourangeau d'études de la Renaissance. Je pense, ou plutôt j'espère que quelques philosophes viendront grossir nos rangs et apporter dans le concert polyphonique du néo-latin leur voix singulière.

J'en ai fini, vous priant de m'excuser d'avoir été sans doute trop long, de n'avoir pas traité directement le sujet que le programme avait annoncé, de vous avoir peut-être sollicités trop directement. Je n'ai pas eu d'autre objet que de vous

entretenir de problèmes qui me passionnent. J'ignore quel déroulement précis les organisateurs de cette session ont prévu pour le programme de l'après-midi, mais j'espère bien que, soit dans l'immédiat, soit un peu plus tard, nous pourrons discuter les quelques points que j'ai soulevés dans les réflexions par lesquelles j'ai terminé mon rapport. Je vous remercie de votre attention.

J.-C. MARGOLIN.
Tours